

ARRIVÉE A PARIS

DU GRAND POLICHINEL,

SON ENTRETIEN AVEC SON COMPÈRE SUR LES CAUSES DE NOS MALHEURS.

Ah! qu'il est vrai, ce citoyen Polichinel, comme il peint le voleur, l'assassin Schérer. -- Il faut voir le tableau de nos défaites dans l'Italie, par la conduite de cet infâme Ministre, qui, après l'avoir vendue aux Autrichiens, l'a lui-même livrée à nos ennemis, et fait égorger nos soldats sous ses yeux. --- Oh! il est bien de mauvaise humeur contre les dilapidateurs. --- Comme il témoigne son indignation de ce que les Triumvirs, ne sont pas encore en jugement. ---- Il faut entendre ses réflexions, elles en valent bien d'autres.

Polichinel rencontrant son Compère.

Eh, bonjour, mon Compère!

Le Compere. Ah! te voilà de retour d'Italie, Polichinel? Ma foi, je te croyais enterré.

POLICHINEL. Enterré ! oh, je ne suis pas si bête.... Cependant, je l'ai échappé belle ; et sans la prudence, qui m'accompagne par-tout, il n'aurait resté de moi que mon illustre nom. Je ne suis pas pressé de vivre dans l'histoire, vois-tu.

C. Je connais ton courage ; mais contes-moi donc comment tu as échappé au danger ?

P Oh, le détestable homme que ce M. Schérer ! oh le bourreau ! oh le coquin ! il avait vendu l'Italie, mon cher ami ; il avait vendu l'Italie, et voulait la livrer.

C. Eh, comment ?

P. Il s'entendait avec tous les fournisseurs de l'armée, pour que nos troupes manquâssent de tout, et que nos places fussent hors d'état de tenir contre les attaques des ennemis. La compagnie Boudin avait laissé les plus fortes places sans provisions, telles que Peschiera, Ferrare, etc. Les soldats étaient sans habits, sans souliers et souvent sans pain. Juges, mon Compère, comme j'étais à mon aise dans un si beau pays, moi qui ai besoin chaque jour de remplir mes deux panses ; aussi comme elles sont flasques. Oh ! si je tenais les Schérer, les Feypoult, les Boudin, les Petit, les Aimar, les Rapinat, et tous ces vils coquins qui nous ont affamés, je crois que tour-à-tour je les mettrais dans ma valise pour les porter au diable.

C. Ne t'emportes pas !

P. Sais-tu que c'est une cruëlle chose que la faim ?

C. Je le pense.

P. Ne voilà-t-il pas que ce coquin de Schérer arrive ! Ne voilà-t-il pas qu'on arrête Championnet ; ne voilà-t-il pas que Joubert donne sa démission, et que le découragement s'empare de l'armée, lorsqu'on apprend que c'est lui qui en

êst le général ?... Si j'avais pu le tenir, vas, il ne serait pas revenu en France, je l'aurais empalé comme un misérable qu'il est. Nous venions de remporter une victoire complette sur 80,000 hommes, nous allions entrer dans Véronne; mais l'homme du directoire fit battre en retraite. Tous les amis des Français patriotes sont massacrés de toutes parts dans la Cisalpine, la Bresce et le Milanais; il livre la place de Pizithignone, où il avait fait enfermer 700 Polonais, déserteurs de l'empereur. Oh, le monstre! J'étais paisible dans Milan à faire mes bamboches; M. Schérer laisse passer l'ennemi, et il entre dans cette ville dont toutes les munitions étaient encore intactes. Ne voulant pas souffrir plus long-temps, et voyant bien que tout ce pays, et même le Piémont, était vendu et livré, ainsi que toutes les munitions, je me suis sauvé comme j'ai pu. Combien de millions en a-t-il coûté à l'empereur pour avoir tout cela? C'est ce que l'on doit demander à M. Schérer et au directoire. Bref, me voilà; tu vas m'apprendre sûrement ce qui se passe ici?

C Ma foi, pas grand'chose.

P. Comment, pas grand'chose?

C. Non, pas grand'chose, si ce n'est que l'un des directeurs, Treilhard, a été destitué, parce que sa nomination n'était pas constitutionnelle; et que Merlin et la Reveillere ont donné leur démission.

P. Et Rewbell?

C. Il est député aux anciens.

P. Et tous ces gens sont libres? *C*. Oui.

P. On a sans doute mis le scellé sur leurs papiers?

C. Pas du tout.

P. Oh! de par mes sabots et mes bosses, il y a quelque chose là-dessous.

C. Je n'en sais rien.

P. Mais c'est un jeu.

C. On prend des mesures tout doucement.

P. Tout doucement! dans un moment où tout est en désordre dans les armées! Cela ne se conçoit pas....

C. Il part une armée de conscrits de toutes les classes.

P. Avec quoi les armera-t-on? Nous venons de perdre à Turin 40,000 fusils, nous n'en avons plus dans les arsenaux. Tous ces voleurs ont notre argent, on le leur laisse; Avec quelle monnaie en fera-t-on faire? par quel moyen racommodera-t-on les 80,000 qui sont de tout calibre dans les arsénaux? Je ne plaisantes plus, ma gaîté m'abandonne. Mais Schérer, Rapinat, où sont-ils? ceux-là, du moins, ne sont pas d'aussi grands sires que des directeurs; ils doivent être livrés à la justice, car leurs vols sont connus, ils sont dénoncés par-tout.

C. Eh bien, tout cela n'est pas, ils sont tranquilles. Rapinat est défendu par Rewbell, Schérer se promène librement.

P. Pendant ce tems mes oiseaux dénicheront, et va-t-en voir s'ils viennent.

C. Ils ne s'en iront pas.

P. Mais notre argent qu'ils ont volé, s'en ira.

C. Il n'est plus dans leurs mains, ils sont pauvres maintenant.

P. Ah! les bons pauvres!

C. Une commission est nommée pour découvrir les voleurs.

P. On n'a qu'à me charger de les trouver, je ne serai pas longtems; ils ne sont pas tous anx armées. Pauvre peuple!

C On a décrété un emprunt de cent millions sur la classe aisée.

P. Où est-elle la classe aisée, on lui a tout pris? C'est donc sur les nouveaux enrichis que l'on

empruntera, puisque les autres n'ont plus rien.

C. Ils diront qu'ils n'ont rien, qu'ils sont pauvres.

P. Mais l'ennemi est sur notre territoire, comment l'en fera-t-on sortir? Ces coquins-là mangeront nos poules, boiront notre vin, detruiront nos maisons, et nous égorgeront sans pitié; il fallait les voir dans l'Italie et dans le Piémont, comme ils travaillaient; si nos législateurs avaient vu cela comme moi, ils se hâteraient davantage: le nouveau directoire doit en sentir la nécessité, et faire saisir au même instant, dans un même jour, tous les banquiers, agens de change, agioteurs d'argent, puis leur demander l'état de leur fortune, fussent-ils même législateurs; on trouverait tout l'or nécessaire à nos besoins; puis faire rendre compe, en leur faisant leur procès, à tous les directeurs, fournisseurs et employés aux armées, dans toutes les administrations civiles et militaires; leur demander d'où leur vient l'argent avec lequel ils entretiennent un luxe insolent et scandaleux, tel que celui qu'ils affectent; et s'ils ne voulaient pas en rendre bon compte, de les dépouiller de tout, et de les chasser de la France.

C. Diable! comme tu y vas!

P. Aux grands maux, il faut de grands remèdes; quand on est en danse, il faut sauter, ou ne s'en pas mêler; payez, payez; rendez, rendez, fripons, ce que vous avez pris, ou sinon.... Voilà comme cela doit se faire.

C. Mais la constitution?

P. Est-ce constitutionnel de voler son pays, de l'affamer, de réduire sans pain, sans habits, les défenseurs de la patrie? de les livrer aux bourreaux en les privant de tout? La justice, la justice seule, voilà la constitution. Ah! tu me la donne belle, toi, avec la constitution; tu ne la connais donc pas; eh bien, écoutes: *Devoirs de l'homme*. Ne faites

pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait; faites constamment à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. Or, je pense que tu ne voudrais pas être volé : donc tu ne dois pas voler les autres. Ainsi tous ceux qui volent doivent être punis, non-seulement par la restitution du vol, mais encore par une punition exemplaire; car, comme dit très-bien l'art. VI des mêmes devoirs, celui qui viole les lois se déclare en état de guerre avec la société; par conséquent les possesseurs de châteaux, de terres, de prés acquis aux dépens de la république, appartiennent à la société, elle a droit de s'en emparer, puisque c'est le fruit des rapines faites sur elles; tous les meubles somptueux, les beaux chevaux, les équipages lui appartiennent encore, et le corps des fripons doit payer pour le mal qu'ils ont fait.

Les Rapinat, les Schérer et autres, ont-ils fait autre chose que du mal? Les Merlin, les Treilhard, les Rewbell, les la Reveillere, ont-ils fait autre chose que du mal? Les premiers ont volé, dilapidé; les autres, par leur ambition démesurée, par des intelligences secrètes, n'ont-ils pas exposé nos armées à périr? n'ont-ils pas perpétué la guerre, laissé s'accroître les dissensions intestines, provoqué le massacre des patriotes, entretenu la guerre civile qu'ils pouvaient arrêter, laissé dégarnir nos arsenaux d'armes et de munitions, perpétué la guerre au dehors? n'est-ce pas eux qui sont responsables de tout le sang qui s'est répandu; qui ont dissipé nos finances et englouti nos ressources dans la mer profonde des dépenses de la guerre? ont-ils voulu qu'on donnât au duc de Parme quelques-unes des terres papales et du Modenois, en échange de la Louisiane et de la Floride, que le roi d'Espagne nous aurait cédées : c'était un moyen de républicaniser une vaste et belle contrée de l'Amérique,

qui nous eût donné une si grande influence sur les États-Unis, et que les traîtres qui ont fait le traité de l'Espagne ne se sont point fait concéder lorsque la chose était si facile; on aurait opposé par-là une barrière en Italie, plus forte que la république Cisalpine, qu'on vient d'avoir la lâcheté de vendre à son ennemi naturel l'empereur.

Et la France entière ne se soulevera pas contre ces monstres! et les Français se disent libres! Ils méditaient d'opprimer le corps législatif, et il les laisse en liberté! Veut-il donc voir une nouvelle ligue se former contre lui? n'est-il pas à craindre que, s'associant à nos ennemis, ils ne leur découvrent tous les endroits faibles par lesquels ils peuvent nous assassiner, et vomir sur notre territoire un roi qui nous dicterait des lois en nous dévorant?

G. Ah! tu te fâches sérieusement; ce n'est pas là le style ordinaire de Polichinel, il dit des *vérités en riant.*

P. Oh, ma foi, tu fais bien de m'appeller à l'ordre, car la bile m'échaufferait et me rendrait malade; mais pourquoi diable aussi ne sont-ils pas dans les mains de la justice?...

G. Laisse faire le corps législatif.

P. Tiens, c'est que je n'aime pas les longueurs; et puis, guérit-on de la peur? Je crains qu'ils n'échappent, entends-tu bien, mon Compère; je ne serais pas satisfait de voir à mes trousses ces gros vilains Russes, ni monsieur Schwaler; ces gaillards-là ne se mouchent pas du pied; c'est qu'ils frappent durs, ils ont le poignet roide: nos braves leur ont pourtant quelquefois travaillé la bedaine; mais M. Schérer, qui est leur ami, et plusieurs autres, pourvoient bien encore à leur faciliter les moyens de nous battre. Il y a bien des Russes à Paris.

C. Mais si les choses vont comme tu ~~le~~ desires, que diras-tu ?

P. Alors je crierai : Vive la République et le Corps législatif, et je chanterai ma petite chanson.

C. Eh bien, chante à présent.

P. Volontiers.

LE CRIME DES FONDEURS.

Air : *ce fut par la faute du sort.*

Oh quoi ! vous vivez donc encor,
Monstres que par-tout l'on rejette,
Vous avez fondu tout notre or,
Il est tems de payer la dette,
Vous nous avez dévoré tout,
Attiré sur nous la misère,
Notre patience est à bout,
Nous voulons votre heure dernière.
Aussi, quand on vous refondra,
Maîtres fondeurs à toute épreuve,
Sans doute l'on commencera
Par vous refondre tête neuve :
La Grève est le lieu destiné
Au Fourneau de la Fonderie,
Et votre trio détrôné
Ouvrira la cérémonie.

J'aurai le plaisir une autre fois de t'entretenir de toutes ces canailles, d'une manière plus gaie, parce que j'ai purgé ma bile; car je n'ai fait que t'esquisser leurs crimes, ils sont affreux. Je n'en exempterai pas M. Bailleul, leur apologiste; cela sera curieux.

SAUNIER.

Se trouve chez GAUTHIER, Arcade Jean, n°. 5.